

*promoting access to White Rose research papers*



**Universities of Leeds, Sheffield and York**  
**<http://eprints.whiterose.ac.uk/>**

---

This paper was presented in April 2007 at a conference entitled "La littérature africaine au XXIe siècle" held at the University of Tamanrasset, Algeria.

White Rose Research Online URL for this paper:  
<http://eprints.whiterose.ac.uk/3367/>

---

Small, A. (2007) *Boubacar Boris Diop au post-colonial? Editions et tendances au Sénégal aujourd'hui*. In: Bererhi, A. and Bekkat, A. (eds) *Sortir du Post-colonial*. Editions du Tell, Blida, Algérie. (In Press)

---

## BOUBACAR BORIS DIOP AU POST-COLONIAL ? ÉDITIONS ET TENDANCES AU SÉNÉGAL AUJOURD'HUI

audrey **SMALL**  
*university of sheffield*

Les critiques postcoloniaux anglophones se félicitent aujourd'hui de l'engagement accru qu'ils perçoivent chez leurs collègues francophones avec le postcolonialisme et la théorie postcoloniale ; et depuis une dizaine d'années plusieurs textes et colloques ont témoigné de la fécondité de ces engagements qui promettent d'ouvrir de nouvelles pistes de recherche et de collaboration internationales.<sup>1</sup> Nous voilà à l'occasion du colloque de Tamanrasset, par contre, réunis pour un débat qui pose plutôt la question de "*sortir du postcolonial*", donc soit d'*en finir avec* le postcolonial pour de bon, soit de nous replacer *au sortir du* postcolonial. Est-il donc question de rouvrir le débat jamais clos sur les faire-part respectives de naissance et de décès du "postcolonial", pour trouver le moment précis où la notion de "postcolonial" serait devenue caduque ? Ou vaudrait-il mieux admettre que le postcolonial a toujours été dans un certain sens caduc, comme certains critiques importants semblent vouloir nous dire ?

Mais toujours est-il que les débats sur la définition du terme de "postcolonial" vont bon train : même si nous arrivons au cours de ce colloque à trouver l'issue (de secours, peut-être) pour "sortir du postcolonial", tout un dossier de définitions, pour peu que celles-ci se contredisent sur des points des plus élémentaires, s'est déjà constitué et il nous faut reconnaître au moins le fait que le "postcolonial" fera toujours partie de ce qu'il convient d'appeler l'Histoire des idées. Et ce sont précisément ces contradictions qui donnent au postcolonial à la fois sa richesse et le sentiment de frustration qui semble toujours l'accompagner. Avec un peu de recul, pourtant - en fait avec de plus en plus de 'recul relatif' si l'on s'en tient seulement à la période coloniale des empires européens qui aurait pris fin autour des années 50 et 60 - il est possible maintenant de faire quelques pas vers une meilleure distinction entre ce qui est utile dans le postcolonial/-isme actuel et ce qui devrait prendre sa place dans l'histoire.

---

1. cf. Charles Forsdick and David Murphy, 'The case for Francophone Postcolonial Studies', in *Francophone Postcolonial Studies. A critical introduction*, London: Arnold, 2003, pp. 1-14 ; et les numéros 4.1 et 4.2 de *Francophone Postcolonial Studies*. Le fait que l'association britannique ASCALF (Association for the Study of Caribbean and African Literature in French) s'est rebaptisée *Society for Francophone Postcolonial Studies* est également indicatif de ce courant.

Pour reprendre cette opposition *en finir avec / au sortir de* ce "postcolonial", je chercherai ici à restaurer au débat ouvert sur le postcolonial ses aspects matériels urgents trop souvent passés sous silence par la critique littéraire classique. Pour pouvoir répondre à ceux qui soutiennent que le postcolonial serait une notion ou une catégorie rétrograde et forcément caduque dans ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, il faut problématiser et tenter d'approfondir cette démarche "matérialiste" en mettant en cause les diverses définitions du terme "postcolonial" dans leurs rapports potentiels avec l'édition au Sénégal aujourd'hui et avec l'œuvre d'un des principaux romanciers sénégalais d'aujourd'hui, Boubacar Boris Diop.

Dans une intervention clé dans le débat autour du "postcolonial", publiée en 1997, à un moment où le "champ postcolonial" était déjà embourbé dans des critiques mettant en cause sa valeur et sa validité, critiques qui ne semblent guère avoir trouvé de réponse universellement acceptée, Benita Parry nous avait averti que

"[a]ucune discussion du 'postcolonial' ne devrait se poursuivre sans que les participants ne mettent en lumière leur interprétation du terme, car aucun mot n'est plus séducteur dans sa façon de paraître offrir des possibilités illimitées pour créer une histoire révisée et corrigée du colonialisme et de ses conséquences, et peu de mots se sont avérés plus insaisissables."  
["[n]o discussion of the 'postcolonial' should proceed without participants making known their understanding of the term, for no word is more seductive in appearing to offer limitless possibilities for composing a revised narrative of colonialism and its consequences, and few words have proved more elusive."] (Parry, 3)

Dix ans plus tard, la "question du postcolonial" reste ouverte. Les définitions ne manquent pas, mais il paraît que le dernier des soucis du critique postcolonial moyen ait été le matériel, c'est-à-dire tout ce qui concerne les processus de l'édition et de la diffusion du livre. Pour illustrer cette situation plus ou moins indéfendable, prenons à titre d'exemple les commentaires que fait Phaswane Mpe à propos d'un des plus grands théoriciens du postcolonial traditionnel, Gareth Griffiths. Dans un article publié dans la revue *African Studies* en 1999, Mpe déploie ses connaissances professionnelles et personnelles de l'édition de la littérature africaine "de langue anglaise", et surtout son expérience de la maison d'édition britannique Heinemann et son "African Writers Series", pour monter une critique de certaines observations proposées par Griffiths. Le fait que cette intervention apparaît dans la revue *African Studies* est déjà révélateur des problèmes associés au "postcolonial théorique" : les articles publiés dans cette revue sont pour la plupart consacrés à des études sociologiques, et l'article de Mpe risque donc de passer inaperçu par la majorité des critiques dans le champ postcolonial traditionnellement consacré à des études plutôt littéraires.

Pour Mpe, "le développement de la littérature africaine est inextricablement lié et à la dynamique de l'édition et à la politique de la promotion du livre, aussi bien qu'aux études littéraires." ["*the development of African literature is inextricably bound with both the dynamics of publishing and politics of book promotion, as well as literary studies.*"] (Mpe, 106-107.) Les commentaires de Griffiths, par contre, semblent trahir une ignorance assez choquante de la part d'un théoricien postcolonial d'une telle renommée, et il semble bien que ce soit cette ignorance apparente qui pousse Mpe à répondre non sans une certaine colère. Lors d'une visite à une bibliothèque nigériane, Griffiths se prétend tout

bonnement ébahi par le manque de livres, le délabrement des locaux, etc. Il reste bouche bée devant la révélation de "la nature totalement fautive des affirmations selon lesquelles, grâce à la technologie en plein essor et aux réseaux de communication globaux, nous ayons fait tomber les barrières entre les peuples." [*"the totally fictional nature of claims that as a result of burgeoning technology and of global communications we have broken down the barriers between peoples."*] (Griffiths, 131) Ce que Mpe manque de considérer, par contre, est la possibilité qu'il s'agit d'un geste plutôt théâtral de la part de Griffiths : il est tout simplement inconcevable – espérons-le – qu'un critique et théoricien de son standing puisse être à ce degré inconscient des modalités réelles de l'édition et de la circulation du livre à l'échelle mondiale, ou qu'il puisse croire que toutes les "barrières entre peuples" aient été balayées pour de bon.

Ce qui reste intéressant dans l'approche de Griffiths, cependant, est la façon dont il en arrive à ses conclusions, accablantes autant pour le système de l'édition internationale que pour la notion d'un postcolonialisme "sain", lequel se retrouverait désormais privé de toute innocence en matière de ses propres sources : les textes eux-mêmes qui sont publiés par le moyen d'un système d'édition injuste ou du moins simplement déséquilibré, et qui risquent donc de se voir incorporés à nouveau par la critique et la théorie postcoloniales dans un système de ce fait déséquilibré. Griffiths (se) rend compte du fait que:

"Dans la pratique, deux choses sont claires : premièrement, que la transmission de l'information est toujours en grande partie à sens unique, et déterminée par la mainmise financière des grandes maisons d'édition et agences de presse internationales en Occident ; et deuxièmement que, quand le monde postcolonial veut se servir des ressources et de la technologie métropolitaines pour s'exprimer, il ferait bien d'apprendre à le faire avec la voix et l'accent (je veux dire les formats et les structures) que les Occidentaux veulent entendre ..."  
[*"In practice, two things are clear: first, that the flow of information is still largely one-way, and determined by the economic control of the large Western international publishing houses and media distributors; and secondly, that when the postcolonial world wants to employ the resources and technology of the metropolitan to speak, it had better learn to do so in the voices and accents (for these read formats and structures) which people in the West want to hear..."*]  
(Griffiths, 131)

Ainsi sont posées certaines questions bien connues dans la critique postcoloniale : celles des rapports de force entre l'ancien colonisé et l'ancien colonisateur en ce qui concerne le droit à la libre expression et les modalités de celle-ci, liberté ici comme sous la colonisation entravée par la capacité du soi-disant plus puissant de dicter comment le soi-disant moins puissant arrive à prendre la parole ou en vient à se voir interdit de parole, exclu du débat et, pour reprendre l'image habituelle à laquelle Griffiths fait indirectement allusion, bâillonné.

L'importance de l'approche de Griffiths se dessine nettement dans le fait que l'on parle maintenant d'un *système*. Le bâillon maintenant provient non pas d'un quelconque commandant de cercle, ministre résident ou gouverneur général, mais d'un "système" non réductible à un personnage unique, à une figure humaine : le système international-mondial de l'édition et de la diffusion du livre. C'est le grand leurre du postcolonial littéraire : une fois rayé de l'imaginaire ce personnage colonisateur – stéréotypé, certes,

mais toujours un personnage humain malgré son effet déshumanisant et malgré sa propre déshumanisation<sup>2</sup> – l'imaginaire postcolonial se retrouve privé du cible facile proféré par la colonisation : un colonisateur identifiable et donc, dans une certaine mesure, traitable. Mais si nous nous attelons à la tâche de formuler la question selon des termes "systématiques", on peut réduire l'écart entre un mode de critique qui risque fort de "penser à son aise et vivre hors du monde", pour paraphraser Césaire, et un mode de critique qui s'ouvre sur les réalités de la vie du livre.

Pour tenter d'ouvrir la voie, on peut d'abord poser plusieurs questions assez simples liées au processus de l'édition. Jusqu'à un certain moment – impossible à préciser mais tout de même récent – il était difficile de nier que l'édition du roman sénégalais, comme c'était le cas dans bien d'autres pays dits "francophones" du sud du Sahara, ait été presque entièrement dominée par des maisons d'édition parisiennes. Un indice qui paraît montrer que l'œuvre des écrivains du sud du Sahara passe toujours par Paris : la bibliographie proposée il y a cinq ans par *Notre Librairie* sous le titre "1250 nouveaux titres de littérature d'Afrique noire 1997-2001". On peut vite schématiser en faisant le décompte des éditeurs non parisiens qui y apparaissent : sur plus de 200 maisons d'édition, on trouve un tunisien, un suisse, et le Sénégal rentre en tête de liste des éditeurs africains, avec huit mentions. Mais l'éditeur parisien est de loin le plus fréquent, ou fréquentable, avec 155 éditeurs cités. C'est une situation bien connue pour les éditeurs littéraires du sud du Sahara.

Pour peu que cette situation n'entraîne nullement une domination quelconque du roman ou du romancier sénégalais *per se*, la position privilégiée de l'ancien métropole en ce qui concerne ce qu'il convient d'appeler la vie du livre s'y retrouve néanmoins perpétuée à plusieurs niveaux – par exemple sur les plans économique et linguistique – et le terme "postcolonial" semblerait donc bien choisi pour décrire la production romanesque sénégalaise, et ceci sans même aborder les nombreuses définitions plus sophistiquées et plus controversées proposées par les théoriciens du postcolonial.

Mais est-ce que de telles démarches nous donnent une idée fiable de l'impact de l'ancien colonisateur sur la littérature imprimée en Afrique sub-saharienne ? L'édition métropolitaine détient-elle vraiment cette position de dominance ? Ou y a-t-il d'autres questions qu'il faut poser d'abord ? Par exemple, au moment où Virginie Coulon a fait ses choix parmi les 1250 "titres de littérature d'Afrique noire", avait-elle accès à tous les catalogues (chose difficile, comme le catalogue physique imprimé fait souvent défaut chez l'éditeur littéraire du sud du Sahara) ?

Boubacar Boris Diop nous est précieux ici : si nous voulons faire quelques pas vers un postcolonialisme qui s'assume, on peut commencer par un petit aperçu sur son parcours et le parcours envisageable de ses livres principaux à l'avenir. Boris Diop connaît bien les systèmes qui permettent à la parole de passer dans l'imprimé au Sénégal,

---

2. Comme Aimé Césaire et Albert Memmi nous l'ont démontré, le colonisateur de par sa déshumanisation du colonisé, est toujours acculé à sa propre déshumanisation. Cf. Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1955; Albert Memmi, *Portrait du colonisé, précédé du Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, 1957.

ayant dirigé le journal *Le Matin* pendant de nombreuses années. Quand on en vient à ses livres, on voit qu'il se fait publier d'abord chez L'Harmattan (*Le Temps de Tamango*, publié avec *Thiaroye terre rouge*; *Les Tambours de la mémoire*; et *Les Traces de la meute*) et puis chez Stock (*Le Cavalier et son ombre* et *Murambi, le livre des ossements*). Les premiers textes sont donc publiés à Paris, circonstances "postcoloniales" classiques. Plusieurs problèmes se posent : d'abord le prix du livre édité à Paris. En juillet de l'année dernière, les deux parutions les plus récentes de Diop étaient disponibles dans les grandes librairies à Dakar : le roman *Kaveena* et le livre de trois essais dont un signé Boris Diop *Négrophobie*, mais le prix de chacun était de l'ordre de 15.000 CFA (2180 DZD). La question de la "neutralité" de choix de l'éditeur européen se pose aussi : tandis que pour Phaswane Mpe, le lieu d'édition (donc la culture dans laquelle un livre est édité) n'a pas d'impact conséquent (112), nous savons qu'aucun éditeur ne peut prétendre être entièrement neutre et au-dessus des influences et pressions politiques et économiques dans son pays. Diop a compris cela lors du projet "Ecrire par devoir de mémoire"; il en a parlé; et il nous dit qu'il a "repensé [s]on engagement."

Le fait d'avoir publié chez l'ancien colonisateur prêle à un certain débat, certes, mais le fait de publier dans un contexte où un éditeur est prêt à dire que telle ou telle partie d'un manuscrit "n'est plus de jeu" fait tout simplement froid dans le dos.<sup>3</sup> En revanche, on ne peut pas pour autant condamner en bloc tous les éditeurs européens : c'est un éditeur européen qui entreprend de publier et de diffuser *Négrophobie* en 2005, une tâche de la plus haute importance comme le texte devait mettre au jour tout un réseau qui aurait permis à un journaliste européen influent de se faire "passeur du racisme ordinaire."<sup>4</sup> Dernier élément à citer dans cette tentative d'esquisser les grandes questions posées par le parcours d'un écrivain comme Diop : le fait (à célébrer) que Diop s'aventure encore, cette fois-ci en compagnie de son grand ami Seydou Nourou Ndiaye, dans l'édition sénégalaise avec *Doomi golo*, roman écrit en wolof et publié à Dakar qui a connu un succès retentissant auprès du lectorat wolofophone et en est actuellement à sa deuxième impression.

De par ce genre d'approche, on arrive à comprendre que le parcours d'un écrivain, comme celui de ses écrits, est fort complexe, et jamais réductible au postcolonial. Rares seraient les écrivains qui se contenteraient de se borner au postcolonial seul, si nous acceptons les définitions suivantes.

Pour Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, auteurs de *The Empire Writes Back*, le premier texte à tenter de rassembler toutes les grandes lignes du champ postcolonial à l'époque émergente, le terme "postcolonial" se justifiait par une certaine "continuité des préoccupations tout le long du processus historique initié par l'agression européenne impériale." ["*a continuity of preoccupations throughout the historical process initiated by European imperial aggression*"] (Ashcroft, Griffiths et Tiffin, 2) Pour Elleke Boehmer, également, il y a une "continuité des préoccupations" ; la littérature postcoloniale se définit par ce qu'elle cherche à faire (et non pas par ce qu'elle est), c'est-à-dire que la littérature postcoloniale est "celle qui examine dans un esprit critique les relations coloniales [...] qui cherche d'une manière ou d'une autre à résister

---

3. Cité dans Corinne Moncel, "Engagement d'écriture", *Africultures*, 30 (2000), pp. 7-11, (pp. 8-9).

4. Titre de la contribution de Diop.

aux perspectives coloniales." [*that which critically scrutinizes the colonial relationship [...] that sets out in one way or another to resist colonialist perspectives.*] (Boehmer, 3)

Mais il semble que cette démarche eût elle-même quelque chose de douteux, qu'il fallait aussitôt porter ce regard critique sur la notion du postcolonial, soupçonné de comporter son propre fret de préjugés et d'idées reçues. C'est ce qui fascine dans le débat autour du postcolonial – au milieu des années 90, au moment précis de la sortie du livre de Boehmer, texte d'une utilité énorme dans l'ampleur et l'acuité des lectures proposées dans le domaine de la littérature postcoloniale anglophone, des critiques "anti-post-coloniaux" se faisaient entendre. On pense surtout à la perspective de ceux qui rejetaient la notion du postcolonial ou qui s'interrogeaient sur le bien-fondé et la validité d'une telle approche pour des raisons politiques, mais non réduisibles pour autant à la politique seule : citons-en quelques-unes des critiques principales. Pour Aijaz Ahmad,

"La périodisation de notre histoire selon les trois termes de pre-colonial, colonial et post-colonial [...] privilégie le rôle primaire du colonialisme en tant que principe structurante de cette histoire, de sorte que tout ce qui précède le colonialisme devient sa propre préhistoire et tout ce qui succède ne peut être vécu qu'en termes de conséquences éternelles."

[*"periodising our history in the triadic terms pre-colonial, colonial and post-colonial [...] privileges as primary the role of colonialism as the principle of structuration in that history, so that all that came before colonialism becomes its own prehistory and whatever comes after can only be lived as infinite aftermath."*] (Ahmad, 6-7)

Et Anne McClintock de dire que :

"Le mot 'post' [...] réduit les cultures des peuples au-delà du colonialisme à une temporalité prépositionnelle. Le terme confère au colonialisme le prestige de l'Histoire propre : le colonialisme est le point de repère déterminant de l'Histoire. Les autres cultures ne partagent qu'un rapport chronologique et prépositionnel avec une époque centrée sur l'Europe qui est soit révolue (post-), soit à venir (pré-). Autrement dit, les innombrables cultures du monde sont marquées, non pas positivement par ce qui les distingue, mais par une relation subalterne et rétrospective à une temporalité européenne linéaire."

[*"The word 'post', moreover, reduces the cultures of peoples beyond colonialism to prepositional time. The term confers on colonialism the prestige of history proper; colonialism is the determining marker of history. Other cultures share only a chronological, prepositional relationship to a Euro-centred epoch that is over (post-), or not yet begun (pre-). In other words, the world's multitudinous cultures are marked, not positively by what distinguishes them, but by a subordinate, retrospective relation to linear, European time."*] (McClintock, 293)

Ce sont des avertissements dont il faut absolument tenir compte ; mais c'est Lydie Moudileno qui semble trouver la clé de cette problématique qui n'a eu cesse de hanter la critique postcoloniale. Dans une réponse à la catégorie d'une génération d'écrivains "enfants de la postcolonie" proposée par Abdourahman A. Waberi, elle soutient que

"Le recours à la notion historique de "postcolonie" pour rendre compte d'une production littéraire reproduit donc le parallèle arbitraire, et réducteur, entre lecture de l'Histoire et lecture du corpus littéraire. [C]e geste sape d'emblée tout le caractère novateur et autonome de la nouvelle génération, qui se retrouve, comme les précédentes, lue elle aussi à l'aune de l'évolution politique du continent africain. [...] Baptiser une génération d'écrivains les "enfants de la postcolonie", de même, revient à les enfermer dans une lecture/ identité historico-centrée, ce que [...] les textes eux-mêmes démentent." (Moudileno, 11)

Moudileno met en relief ici le problème central dans la notion du postcolonial : la relation peu claire entre texte et monde (ce qu'Edward Said appelait "worldliness", l'être-dans-le-monde du texte). Dans la théorie (à comprendre dans ses deux sens), on a dépassé le stade où il était question uniquement des processus historiques liés à l'impérialisme, à la colonisation ou à la décolonisation, questions liées à l'Histoire avec la majuscule que Moudileno lui octroie ; également dépassées sont des questions à la boleka<sup>5</sup> où l'impérialisme culturel et l'identité du critique devaient l'emporter. Pourtant, de nombreuses questions demeurent sans réponse. La question qui nous est posée, donc, si nous voulons *en finir avec* le postcolonial ou nous replacer *au sortir du* postcolonial : ne serait-il pas possible, même préférable, de tenter non pas de revenir sur les définitions théoriques du terme, mais de chercher à ouvrir la réflexion à la "pratique" ? N'est-ce pas que Spivak nous a averti contre les dangers auxquels on s'expose en "créant des solutions élégantes qui ne seront jamais vraiment mises à l'épreuve ni par les grands décideurs ni parmi les sans-voix" ? ["*producing elegant solutions that will never be seriously tested either in large-scale decision-making or among the disenfranchised.*"] (Landry et MacLean, 166) En s'attelant à la tâche de chercher dans la pratique autant que dans la théorie, on jaugera mieux ce qui reste producteur dans le champ du postcolonial.

Dans les analyses postcoloniales individuelles, normalement, on trouve réfléchi et considérée toute la problématisation du terme que celui-ci mérite. Mais pour ce qui est d'un postcolonial monolithique, pour ce qui est de la recherche d'un tel monolithe, tout est perdu d'avance. Si l'on accepte de mal poser les questions ainsi, pour partir à la recherche du postcolonial (perdu), on se retrouvera inéluctablement face à des questions sans réponse possible. Quelle que soit la manière dont on le fasse, en voulant faire du postcolonial une étiquette ou un cadre, ou une grille de lecture parmi d'autres, il est trop souvent trop difficile de savoir si l'on parle d'un texte ou de la conjoncture politico-historique dans laquelle celui-ci a été écrit ou édité. Ou bien si l'on parle d'un écrivain ou des circonstances dans lesquelles celui-ci a écrit ou s'est fait éditer. Et par la suite, pour ses détracteurs, la notion du postcolonial semblera toujours menacer d'enfermer l'un dans l'autre, sans trop savoir lequel des deux devrait enfermer ou être enfermé. Être défini comme "postcolonial" est aussi oppressif que toute autre définition – et cela va pour les écrivains et les particuliers et les pays entiers comme pour les critiques et théoriciens.

Mais il n'est pas toujours forcément question d'enfermer, d'étiqueter, de "périodiser", de "marquer", de "baptiser", des actes inévitablement à un certain degré réducteurs. C'est ceci qui rend la notion d'un postcolonial global, globalisant et donc universalisant difficile à accepter. Mais quand un texte, de par son contenu ou de par le processus de l'édition, pose des questions toujours brûlantes qui ont à voir avec le dispositif politique et économique produit par l'impérialisme occidental, on passerait à côté des réalités et on occulterait des choses qui devraient être criées au grand jour si l'on ne soulevait pas cette question du postcolonial. Le moment – permanent – où la notion de "postcolonial" deviendra caduque est donc précisément ce qui fait sa force et son intérêt.

---

5. Cf. Chinweizu, Onwuchekwa Jemie and Ihechukwu Madubuike, *Toward the Decolonization of African Literature*, London, KPI, 1980.



## Bibliographie

- Aijaz Ahmad, 'The politics of literary postcoloniality', *Race and Class*, 36 (1995), 1-20.
- Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, *The Empire Writes Back: theory and practice in postcolonial literatures*, London et New York, Routledge, 1989.
- Elleke Boehmer, *Colonial and Postcolonial Literature*, Oxford and New York, Oxford University Press, 1995.
- Virginie Coulon, "1250 nouveaux titres de littérature d'Afrique noire 1997-2001", *Notre Librairie* 147 (2002).
- Boubacar Boris Diop, *Le Temps de Tamango* (suivi de) *Thiaroye terre rouge*, Paris, L'Harmattan, 1981.
- , *Les Tambours de la mémoire*, Paris, L'Harmattan, 1990.
- , *Les Traces de la meute*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- , *Le Cavalier et son ombre*, Paris, Stock, 1998.
- , *Murambi, le livre des ossements*, Paris, Stock, 2000.
- , *Doomi golo*, Dakar, Editions Papyrus, 2003.
- , *Kaveena*, Paris, Philippe Rey, 2006.
- Boubacar Boris Diop, Odile Tobner et François-Xavier Verschave, *Nérophobie*, Paris, Editions des Arènes, 2005.
- Gareth Griffiths, "Documentation and Communication in Postcolonial Societies: The Politics of Control", *Yearbook of English Studies*, 27 (1997), pp. 130-136.
- Donna Landry and Gerald MacLean (textes réunis par), *The Spivak Reader*, London et New York, Routledge, 1996.
- Anne McClintock, "The Angel of Progress: Pitfalls of the Term 'Post-colonialism'", *Colonial Discourse and Postcolonial Theory: A Reader*, textes réunis par Patrick Williams et Laura Chrisman, Hemel Hempstead: Harvester Wheatsheaf, 1994, pp. 291-304.
- Lydie Moudileno, "Littérature et postcolonie", *Africultures*, 28 (2000), 9-13.
- Phaswane Mpe, "The Role of Heinemann African Writers Series in the Development and Promotion of African Literature", *African Studies*, 58.1 (1999), pp. 105-122.
- Benita Parry, "The Postcolonial: Conceptual Category or Chimera?", *The Yearbook of English Studies*, 27 (1997), pp. 3-21.

Forthcoming in *Sortir du post-colonial*, ed. A Bererhi, A Bekkat and B Lebdai,  
Éditions du Tell, 2007.